

Article 7**ELEVEURS, EPIZOOTIES ET LA CONQUETE
SPATIALE DANS LA REGION DE BOUAR
(Partie 1)**

Dr Simplicie Mathieu SARANDJI
Maître de conférences de Géographie
Université de Bangui-RCA

RESUME

La région de Bouar est située à l'Ouest de la République Centrafricaine, entre 15° 30' et 16° 39' de longitude Est et 5° 50' et 6° 42' de latitude Nord. Elle couvre une superficie de 20.000 km² avec une population totale estimée à 120.000 habitants. L'histoire du peuplement actuel de la région ne commence qu'avec l'invasion Gbaya qui date de 1804. Ce sera par immigration que les autres ethnies (Karé, Souma, Pana) viendront s'implanter. Les Mbororo venus du Nord Cameroun vers 1920 s'installèrent dans le massif de Yadé. De là, ils allèrent s'établir à Bouar avec leurs troupeaux.

La concentration des troupeaux sur les plateaux de Bouar aboutit à une dégradation très avancée des pâturages. Aussi vers 1930, une épidémie de peste bovine, venant du Tchad, éclata dans la région de Bocaranga. Elle s'étendit rapidement à Bouar, à Baboua et à Bozoum. Cette peste bovine provoqua une mortalité importante et s'accompagna de mouvements incohérents et désordonnés des troupeaux rendant les contrôles sanitaires pratiquement impossibles. C'est ainsi que la grande « débandade » vers l'Est se produisit sans signe d'avertissement inexplicable.

Pour mieux appréhender ce thème « Eleveurs, Epizooties et la conquête spatiale dans la région de Bouar » nous avons jugé utile de répartir notre réflexion en deux articles. Dans ce premier article, nous analyserons les différents groupes ethniques Mbororo et leur cheptel. Dans un second article nous aurons à étudier la contribution des épizooties à la dynamique de l'espace.

Mots-clés : Eleveurs, Epizooties, conquête spatiale, ethnies Mbororo, cheptel, transhumance, sédentarisation, activités pastorales.

ABSTRACT

Keywords : *cattle-breeders, epizooties, spatial conquest, ethnic group mbororo, livestock, transhumance, settling process, pastoral activities.*

INTRODUCTION

La région de Bouar est située à l'Ouest de la République Centrafricaine, entre 15° 30' et 16° 39' de longitude Est et 5° 50' et 6° 42' de latitude Nord. Elle couvre une superficie de 20.000 km² avec une population totale estimée à 120.000 habitants. L'histoire du peuplement actuel de la région ne commence qu'avec l'invasion Gbaya qui date de 1804. Ce sera par immigration que les autres ethnies (Karé, Souma, Pana) viendront s'implanter. Les Mbororo venus du Nord Cameroun vers 1920 s'installèrent dans le massif de Yadé. De là, ils allèrent s'établir à Bouar avec leurs troupeaux.

La concentration des troupeaux sur les plateaux de Bouar aboutit à une dégradation très avancée des pâturages. Aussi vers 1930, une épidémie de peste bovine, venant du Tchad, éclata dans la région de Bocaranga. Elle s'étendit rapidement à Bouar, à Baboua et à Bozoum. Cette peste bovine provoqua une mortalité importante et s'accompagna de mouvements incohérents et désordonnés des troupeaux rendant les contrôles sanitaires pratiquement impossibles. C'est ainsi que la grande « débandade » vers l'Est se produisit sans signe d'avertissement inexplicable.

Pour mieux appréhender ce thème « Eleveurs, Epizooties et la conquête spatiale dans la région de Bouar » nous avons jugé utile de répartir notre réflexion en trois articles. Dans ce premier article, nous analyserons les différents groupes ethniques Mbororo et leur cheptel. Il s'agira de montrer les différentes communautés linguistiques peules, les différentes formes d'élevage pratiquées dans la région de Bouar ainsi que les diverses activités pastorales qui y sont liées.

I. LES DIFFERENTS GROUPES ETHNIQUES MBORORO

Dans l'ouest centrafricain, la plupart des éleveurs sont des Peuls. Ne s'y adjoignent à présent que quelques Baya devenus propriétaires de bétail dans la région de Bouar. Mais souvent eux aussi, islamisés. Le clivage entre les deux groupes de population est souvent sensible. Cependant contrairement à ce que les autres supposent, les peuls ne constituent pas un ensemble humain homogène. Ils se différencient en plusieurs groupes.

1.1. Les Foulbé

« Foulbé » désigne simplement le pluriel de « pullo », mais le terme a pris une acception particulière. Il désigne des peuls sédentaires, villageois ou citadins, dotés d'une organisation politique traditionnelle hiérarchisée et forte. Les Foulbé se sont établis comme commerçants dans le sillage des Mbororo ou « peul de brousse » à la recherche des pâturages.

Les Foulbé ne représentent qu'une minorité, même parmi les éleveurs ; sans doute quelques milliers de personnes seulement. Ils se regroupent aux environs de Bouar en gros villages ou quartiers jointifs aux villages Baya. Mais dans l'extrême nord-ouest, d'autres Foulbé se sont établis dans presque tous les centres urbains et les gros bourgs. Ils y tiennent des commerces mais se sont surtout spécialisés dans la vente de bétail et la boucherie. Ces activités les mettent en rapport constant avec les éleveurs. Eux-mêmes deviennent rapidement des propriétaires de bétail.

Les Foulbé mettent souvent à profil leur sens de l'organisation et une position citadine pour se faire reconnaître comme représentants de tous les éleveurs auprès de l'administration. Tous sont originaires des régions de Garoua et Maroua au nord du Cameroun. Ayant perdu leur cheptel par suite des épizooties qui sévissaient là-bas dans les années 1930 et 1940, ils vinrent tenter leur chance dans une zone d'élevage plus favorable.

1.2. Les anciens Mbororo

Contrairement à l'Adamaoua camerounais, les Mbororo ne sont pas installés en Centrafrique dans les sillages des Foulbé. Les narrations des conditions d'arrivée des premiers Mbororo vers Bouar insistent sur l'hostilité des Foulbé de Ngaoundéré à leur égard. Ils ont toujours refusé que les Mbororo s'écartent de leur contrôle et s'installent dans des secteurs considérés comme des marchés militaires. Le premier Ardo¹ Mbororo, Abbin qui voulait s'éloigner à l'Est de Ngaoundéré y perdit la vie ; le second Idje Bi Babay échappa aux Foulbé qu'en se mettant sous la protection directe de l'administration coloniale française.

Des Mbororo vivent en Centrafrique depuis les années 1930. Parmi ceux-ci, la plupart des chefs de famille actuels sont nés dans le pays. Ils ne connaissent pas d'autres et se considèrent avant tout comme Centrafricains. En plus de Foulfouldé, ils parlent le Sango

¹ NDLR : **Ardo** (du peul, étymologiquement « celui qui est devant »). Chef peul exerçant son autorité sur les pasteurs Mbororo.

(langue nationale) et le Baya². Ils ont bénéficié d'une ancienne politique persévérante d'assistance vétérinaire, de fixation dans le pays et d'intégration, tout en obtenant une autonomie politique locale.

1.3. Les Djafoun

Quelques lignages Mbororo, arrivés les premiers à Bouar, sont des Djafoun. Cette dénomination recouvre quelques caractères communs : même aire d'origine au Nord du Nigeria, même migration au cours du XIXe siècle vers l'Adamoua Cameroun puis, dans les années 1920 et 1930 vers la Centrafrique. A cette affinité d'ordre historique s'ajoute une unité culturelle et pastorale : l'Islam comme religion, le prestige politique des grands Ardos, la possession d'un même type de bétail (les zébus rouges appelés *mbororodji*). Les Djafoun ne comprennent que quelques lignages dans l'ouest centrafricain, du moins les 'Faranko'en', comme ils tiennent à le préciser.

Ils tirent leur statut de primauté politique par la nomination d'Idje Bi Babay comme Ardo. Celui-ci est maintenant considéré comme un fondateur de chefferie, d'où une certaine légitimité politique. Plusieurs de ses descendants sont maires ou Ardo. S'ils détiennent une ancienne prééminence politique, les Faranko'en sont souvent minoritaires au sein des Djafoun, notamment dans les nouvelles zones d'élevage.

Les Faranko'en deviennent plus nombreux et, bien souvent, mieux nantis en bétail. Cela se traduit déjà par le nombre d'Ardo qui relèvent de ce lignage. Les Hamaranko'en s'opposèrent autrefois avec succès aux Faranko'en de Bocaranga en s'alliant aux Foulbé, mais sans en recueillir un bénéfice personnel. Maintenant ils sont dispersés et minoritaires un peu partout de même que les Aoutanko'en et Djaalanko'en.

A ces vrais lignages Djafoun qu'on pourrait appeler "historiques" vinrent s'adjoindre d'autres lignages. Au cours des années 1940, des Madjanko'en débouchèrent vers Bocaranga. Leur manière de parler, leurs vêtements suscitent le mépris des Djafoun en place, bien que leur type de bétail fût identique. Puis, au fil des années et des mariages, ils se sont alignés sur le modèle culturel des premiers et, maintenant, il est difficile de les différencier. Quant aux Rahaaji, arrivés eux aussi à partir de 1940, ils reconstituèrent leur cheptel auprès des Dafoun puis s'établirent à leur compte. Après s'être rapidement dispersés dans les savanes humides au

² NDLR : **Sango** est la langue nationale de Centrafrique. Le **Baya** est une langue autochtone de Bouar et environs.

cours des années 1950, les Djafoun subirent des pertes de bétail et se replièrent dans le réduit des plateaux du nord-ouest de Bouar à Bocaranga.

1.4. Les Wodaabé

Les Wodaabé sont de lignée différente de celle des Djafoun mais les deux groupes se côtoient depuis longtemps dans l'ouest centrafricain. Dès les années 1930, ils coexistaient sur les plateaux de Bouar et de Bocaranga. Bien que les Wodaabé se considèrent autonomes, l'administration les a toujours placés sous la dépendance des Djafoun. En fait cette allégeance est surtout symbolique. Au niveau local, chaque groupe de Wodaabé est bien encadré par un Ardo issu du lignage. Les premiers Wodaabé installés en Centrafrique furent les Wandou et des Ouba'en. Les Wandou, simple lignage au Bornou, sont différenciés en Centrafrique en de nombreuses "Suudu" sans doute à la suite d'un accroissement numérique important depuis leur sortie de Bornou. Les Wodaabé se remarquent par leur caractère pionnier. Bien souvent ce sont eux qui explorent et tentent les pâturages, les autres Mbororo viennent les rejoindre plus tard.

1.5. Les Akou

"Akou" est un terme assez vague qui désigne plusieurs lignages Mbororo venus plus tardivement du nord du Nigeria et ayant comme particularité de posséder du bétail blanc. A partir de cette spécificité, le terme a acquis une connotation culturelle pour désigner des Mbororo isolés en brousse.

Des Akou parcouraient déjà les plateaux du nord-ouest au cours des années 1950, mais ils devinrent plus nombreux dans les années 1960. Alors ils passaient la frontière du Cameroun, venant de l'Adamaoua mais parfois y retournaient aussi, en plusieurs allées et venues. Vers la frontière Bouar-Bocaranga, trois lignages étaient surtout représentés : les Daneeji, les Hogganko'en et les Mbodi'en. A leur arrivée en Centrafrique, beaucoup ne possédaient que peu de bétail et les Djafoun les méprisaient. Par la suite, ils apprirent à les redouter parce que leur bétail s'accroissait très vite, causant ainsi le problème de pâturage. Les Djafoun accusent fréquemment les Akou d'avoir complètement dégradé les pâturages de Bouar à travers leur bétail. Ils expliquèrent cela par un comportement différent des bovins selon leur race.

Les zébus rouges ont une pâture sélective qui maintient un couvert herbacé tandis que les zébus blancs broutent toutes les herbes, sans distinction, ne laissant qu'un sol à nu au terme de quelques années. Actuellement, les Djafoun répugnent à coexister avec les Akou. Leurs animaux ne supportent pas la concurrence des autres sur les pâturages et ne disposent plus suffisamment d'herbes dès la saison des pluies.

Ce n'est pourtant pas cette raison qui incita les premiers Akou de Bouar à changer leur bétail. Mais ils prirent bientôt conscience de la petite taille et de la conformation peu gracieuse de leurs zébus blancs. Dès qu'ils purent, ils introduisirent des taureaux rouges dans leurs troupeaux et castrèrent les blancs.

Les Akou qui séjournent en Centrafrique depuis trois à quatre décennies se trouvent maintenant à la tête de troupeaux composites ou entièrement rouges.

Les Akou s'étaient dirigés vers les plateaux centrafricains pour augmenter leur cheptel. Bientôt ces pâturages ne peuvent porter tant de troupeaux. Presque tous les Akou furent les pâturages dégradés et la trypanosomiase à l'ouest de Bocaranga. Maintenant, ils sont complètement dispersés dans les savanes humides de Centrafrique.

1.6. Les Tchadiens

Les Mbororo entrés en Centrafrique au cours des années 1980 sont appelés par les autres des Tchadiens, "Imbé saadi". Cette dénomination ne recouvre aucune unité lignagère. Elle regroupe seulement les éleveurs ayant suivi le même trajet migratoire.

A la fin des années 1960, les passages de la frontière du Cameroun au niveau du plateau de l'Adamaoua à l'ouest se raréfient. Ils sont relayés par des arrivées par le nord. Les Mbororo entrent désormais en Centrafrique par la frontière du Tchad et le court secteur de frontière camerounaise le long de la Mbéré. Presque tous ces éleveurs ont séjourné au Tchad dans la région de Pala ou celle de Bindi. Mais leur séjour y fut de courte durée : quelques années intercalées dans une migration de plus grande ampleur.

Ils se sont mis en marche à partir du nord du Cameroun (Garoua-Figuil) ou du Nigeria (Yola, Mubi, Gombé). La sécheresse des premières années 1970 eut pour effet de les mobiliser ou de les remobiliser, de même que l'extension récente des cultures dans les plaines alluviales de ces régions. Ils sont partis à la recherche de savanes plus humides et de pâturages plus abondants. Certains avaient l'intention, dès leur départ, de se rendre en Centrafrique dont ils

avaient entendu parler. D'autres y furent poussés bien malgré eux par les troubles qui agitaient le sud du Tchad et dont ils furent souvent les victimes.

Bien qu'aucune cohésion lignagère ne les rapproche, ils présentent des particularités culturelles qui les placent à l'écart des autres Mbororo. Elles se manifestent par un foulfouldé légèrement différent de celui des Djafoun mais surtout par une façon de s'habiller et de se coiffer très originales chez les adolescents. Les anciens Djafoun de la région côtoient ces nouveaux venus avec autant de surprises que les villageois eux-mêmes. Enfin, ces Mbororo ignorent encore le sango, si bien qu'ils se tiennent davantage à l'écart des villageois que les autres Mbororo.

Parmi les Tchadiens on retrouve Wodaabé. Les premiers arrivés récemment directement du nord, ne sont plus des Wandou. Ils appartiennent à des lignages recensés au Bornou dans les années 1950 : *Eggiwa'en*, *Bi'Eggiga'en*, *Degereeji*. D'autres avaient déjà quitté le Bornou pour les pâturages des Bénoué au nord du Cameroun : *Marmaaji*, *Mboganko'en*, *oumarayel*. Certains Wodaabé entrés en Centrafrique par le nord continuent à se diriger vers les plateaux de Bocaranga. Parmi les "Tchadiens", les Wodaabé sont peu nombreux par rapport à ceux regroupés improprement sous l'appellation "Akou".

La société pastorale est donc composée de groupes qui se différencient par leur histoire migratoire, leur bétail mais aussi la conduite de l'élevage. Le plus souvent les Mbororo sont endogames au sein de leur lignage. Une exogamie limitée peut se produire avec d'autres lignages mais en restant dans le groupe. Le groupe apparaît ainsi comme le cadre habituel de vie sociale.

II : LES DIFFERENTES FORMES D'ELEVAGE

La grande originalité de la région de Bouar est de faire vivre ensemble un groupe d'éleveurs nomades. Plusieurs facteurs ont fait que ces éleveurs se sont subdivisés en petits groupes, ce qui les pousse à pratiquer différentes formes d'élevage qui sont : la transhumance et la sédentarisation qui ont des conséquences sur l'élevage des bovins.

En saison des pluies, de mai à novembre, tous se rassemblent sur les plateaux de la région de Bouar et de l'ouest de l'Ouham-Pendé. Les campements des pasteurs (les Waldé ou Houro) sont dispersés au milieu des brousses, chacun comportant des paillotes circulaires construites par les femmes. Tout autour, et parfois assez loin, le troupeau, une centaine de belles

bêtes, à bosse bien fournie et aux cornes en lyre, pâture en masse serrée et toujours mobile, le plus souvent sans aucune surveillance.

2.1. La transhumance

La transhumance de saison sèche est, plus que jamais, une nécessité et l'avenir de l'élevage Mbororo est conçu dans le cadre de genre de vie nomade beaucoup plus vers la sédentarisation des pasteurs.

Il est difficile de fixer la date à laquelle le système de transhumance s'est constitué succédant à la phase de reconnaissance des pâturages par les Mbororo récemment arrivés. Il est étonnant de constater combien, à une latitude aussi méridionale, une saison sèche, pourtant écourtée à 3 ou 4 mois, provoque une baisse aussi sensible des ressources fourragères. Des éleveurs l'attribuent aux effectifs des bovins maintenant très importants dans toutes les savanes humides.

Dès la fin du mois de novembre, les animaux ne restent plus groupés au campement, même s'il s'agit des vaches allaitantes. Chaque matin, le berger part à leur recherche, une corde sur l'épaule car il prévoit des chutes d'animaux dans les ravins.

Avec le début de la saison sèche commence le souci d'éviter que les animaux s'égarer. Pour éviter que les animaux se perdent, les éleveurs estiment qu'il vaut mieux amener tout le troupeau en transhumance. Pour expliquer le maintien de déplacements saisonniers alors qu'ils se trouvent déjà dans des savanes humides, des Mbororo disent qu'ils ne contrôlent plus très bien leurs animaux en cette saison. Même s'ils ne voulaient pas se déplacer, les animaux partiraient d'eux-mêmes et, parfois, certains les devancent. Les animaux habitués à toujours transhumer dans le même secteur en reprendraient le chemin d'eux-mêmes si l'éleveur ne se décidait pas à partir. Certains éleveurs disent que beaucoup de vaches vèlent sur les pâturages de transhumance, ce qui les pousse d'instinct à regagner ces pâturages en meilleur état en cette saison.

Des Mbororo décident aussi de s'éloigner en saison sèche pour éviter que les animaux, affamés, multiplient les dégâts aux champs. Toutes ces savanes sont aussi une zone de culture de manioc, une plante qui reste plus d'un an en terre. En saison sèche, les animaux sont attirés par son feuillage vert. Mais le motif général de la décision de transhumer reste bien la recherche de bons pâturages, non exploités lors de la saison des pluies précédentes. Des Mbororo, en particulier les Djafoun, prétendent que leurs animaux ont l'habitude de brouter des herbes vertes

et qu'ils refusent les pâturages desséchés. L'accoutumance à de bons pâturages en savane humide contraindrait à la transhumance. Inversement, des animaux non privilégiés par leurs pâturages habituels, comme les zébus blancs, souffriraient moins de la courte saison sèche de la région de Bouar.

Les transhumances sont souvent satisfaites de séjourner dans des pâturages plus humides. Ils affirment que le fourrage y est abondant, les animaux ne se dispersent pas. Et pourtant les mêmes éleveurs conviennent que leurs bétails n'augmentent pas.

Les troupeaux transhumants se rassasient d'herbes mais s'épuisent en longue marche. A propos des transhumants de longue distance, les autres éleveurs remarquent souvent que l'herbe en abondance n'a pas servi. La transhumance présente pour principal inconvénient le risque de multiplier des maladies. Des troupeaux saints sont amenés à côtoyer des animaux malades ou à pénétrer dans des zones insalubres. A leur retour, les troupeaux transhumants contaminent les animaux sédentaires près desquels ils viennent stationner. Des éleveurs les accusent de propager la maladie "Sammoore", la piroplasmose, avec sans doute aussi de la trypanosomiase.

2.2. La Sédentarisation

Le maintien du bétail sur place est une solution accessible aux éleveurs qui ne possèdent pas trop de bétail. Un petit troupeau d'une trentaine de têtes peut encore être contrôlé en saison sèche. Il faut noter qu'éviter de recourir à la transhumance n'est donc pas facile pour un Mbororo. Seuls les plus pauvres ne sont pas contraints de transhumer, à cause des cultures qui les retiennent sur place. Les Mbororo de Bouar se sont plaints de la saison sèche sévère de 1983, aggravée par le mauvais état de pâturages exploités depuis longtemps. Beaucoup de Djafoun de ces plateaux se sont convertis en sédentaires avec l'aide ancienne du service de l'élevage.

Entre le déplacement saisonnier et la sédentarisation, des éleveurs adoptent un arrangement moyen marqué par le départ d'une partie du troupeau et le stationnement de l'autre. A cette scission du cheptel correspond une division momentanée des membres de la famille entre transhumants et sédentaires. Le cheptel n'est pas divisé en parts égales, les animaux laissés sur place ne comptant que quelques vaches laitières et un taureau. Les vaches assurent la consommation en lait des sédentaires ou du moins des enfants.

Entre les trois solutions : transhumance, semi transhumance et sédentarité, laquelle fut-elle adoptée par les Mbororo lors de la saison sèche de 1983-1984 ? L'enquête donne les résultats suivants : pour 197 chefs de famille Mbororo, répartis par grands groupes.

Décision Pastorale des Mbororo en saison sèche

Transhumance		Division du cheptel	Sédentarisation
Djafoun	31	38	33
Wodaabé	14	18	10
Akou et « Tchadiens »	26	11	16

Source : BOUTRAIS (J) Le développement de l'élevage dans l'Ouest centrafricain. P.11

Il faut tenir compte du fait que les effectifs ne sont pas équivalents, les Djafoun étant deux fois nombreux que chacun des autres groupes. Toutefois, le départ de toute la famille en transhumance semble être fréquent chez les Akou et les « Tchadiens » tandis que la division caractérise plutôt les Djafoun et la Wadaabé. C'est une façon pour le chef de famille de se retirer partiellement de l'activité pastorale. Car le Djafoun a tendance à se désengager plus rapidement des tâches d'élevage que les autres Mbororo.

La scission du troupeau intervient souvent quand le cheptel excède les 100 têtes. Dans le schéma classique, le chef de famille reste sur place avec quelques têtes et délègue le gros troupeau aux fils qui partent en transhumance. Si ce dernier n'a pas d'enfants ou s'ils sont trop jeunes, l'éleveur doit transhumer, ou encore, il recrute des bergers pour transhumer sous la surveillance, 'Kalifa', d'un proche parent. Certains éleveurs transhument régulièrement mais d'autres n'en prennent la décision qu'au dernier moment, en fonction des pluies et de l'état des pâturages. La transhumance dure habituellement 3 mois, c'est-à-dire autant que la saison sèche. Les transhumants retournent vers le nord avec l'arrivée de la saison pluvieuse. Sur ce point de vue les Wodaabé se distinguent aussi des autres Mbororo qui restent jusqu'à 5 voire 6 mois en transhumance. Partis plus tôt que les autres, ils reviennent plus tard en séjournant dans des pâturages intermédiaires lors du retour. En 1983-1984, la plupart des transhumants sont restés 5 à 6 mois au sud.

En saison sèche, les services techniques n'ont comme interlocuteurs que des sédentaires qui ne se trouvent plus qu'à la tête d'une minorité de cheptel.

Des sédentaires contestent de plus en plus l'utilité de la transhumance dans les conditions actuelles de l'élevage. Certes, leurs animaux maigrissent sur place en saison sèche mais ils reprennent vite du poids dès la saison des pluies.

III : L'ACTIVITE PASTORALE

L'activité pastorale n'est pas uniforme dans la région de Bouar. Chaque groupe de Mbororo et chaque catégorie sociale se distingue par la manière dont elle gère le cheptel et les pâturages. Plusieurs types d'éleveurs coexistent. Les propriétaires de bétail décident seuls de l'exploitation de leur bien. Mais ils en délèguent souvent la conduite et 'l'usage' à d'autres personnes.

Chez les Mbororo, les bovins relèvent presque exclusivement du chef de famille. Dans la société nomade, les filles ne participent pas à l'héritage des biens du père, ce qui différencie les Mbororo des Foulbé et des écarts de la loi islamique. Actuellement, l'Islamisation des Mbororo devenant plus profonde, quelques-uns respectent mieux les règles musulmanes en matière de succession mais il reste des changements à faire pour atteindre la voie de la religion islamique. Lors des donations du vivant du père, les filles sont presque toujours ignorées.

Il existe pourtant dans le troupeau du chef de famille quelques têtes, presque toujours des vaches qui appartiennent à la ou aux épouses. Ce sont les vaches de la femme. La plupart des femmes détiennent moins de 5 têtes de bétail. C'est vraiment minime par rapport aux biens des maris. De ce point de vue, il n'y a pas de différence entre les groupes Mbororo. En ce qui concerne les fils, une partie du bétail, tout en étant dans le troupeau du chef de famille, ne lui appartient plus tout à fait. Au fur et à mesure que ses fils grandissent, le père procède à des donations en leur faveur, si bien qu'à la fin de sa vie, il ne possède plus de bétail.

Ces donations entre vifs sont particulières aux Mbororo et ne se conforment pas aux règles de successions du droit islamique. Les Mbororo mettent très tôt leurs enfants à s'occuper du bétail. Petites filles et garçons de moins de 10 ans attrapent les veaux et les attachent à la corde pour éviter qu'ils suivent leurs mères au pâturage. A partir de 10 ans les garçons taillent des bâtons ; ils délaissent les veaux pour les grands animaux. A 13 ans, ils sont devenus de vrais gardiens de troupeaux, capables de transhumer avec les aînés. Dès que le Mbororo dispose de quelques adolescents de 15-16 ans, il leur confie le dépiquage manuel.

Quand ils cèdent la conduite du troupeau aux jeunes, certains Mbororo continuent à transhumer avec eux. Il les suit ou les rejoint quelques jours après, une fois le nouveau campement choisi est aménagé. Cela lui permet de vérifier la bonne application de ses engagements. A la question de savoir pourquoi il continue ainsi à suivre les troupeaux en saison sèche, un vieux Bodaado répond : « *je trime, les jeunes maintenant se fichent du bétail* ».

Mais le désengagement des chefs de famille est marqué le plus souvent par un arrêt de transhumer avec le gros du troupeau. Il se produit une sorte de mise à la retraite volontaire des Mbororo, dès que les fils deviennent capables de prendre la relève. Le désengagement, somme toute assez rapide, des Mbororo de l'activité pastorale ne veut pas dire qu'ils s'en désintéressent. Malgré des donations aux fils, le bétail reste en dernier ressort, leur bien.

Certes, le chef de famille n'intervient plus en personne mais il prend toutes décisions et il dirige ceux qui font les travaux, fils ou bergers. Cette direction est quotidienne, depuis le dépiquage des animaux chaque matin jusqu'au rassemblement et l'attache des veaux le soir. Enfin, le chef de famille agit avant tout comme gestionnaire. C'est lui qui décide des ventes, parfois sans prendre l'avis des autres membres de la famille. De même, il engage personnellement les dépenses pour l'achat de natron, de produit vétérinaire et de plus en plus des produits vivriers. En saison des pluies, il participe à l'abreuvement des troupeaux avec le natron. En saison sèche, si les troupeaux ne transhument pas trop loin, il se charge de l'achat des sacs de natron et parfois, de leur transport avec les ânes jusqu'au campement. Il est exceptionnel qu'un Mbororo laisse à ses fils le soin d'acheter des produits vétérinaires. Cela ne se produit qu'en transhumance, en cas de manque de produits. Alors que le chef de famille se réserve l'exclusivité d'achat des produits vétérinaires, il confie le traitement aux fils. Bien souvent, le père avoue ne pas savoir faire des injections et s'embrouiller dans les choses. Quand il s'occupait du bétail personnellement, il suffisait de faire appel au service de l'élevage pour qu'un infirmier se déplace et fasse les piqûres. C'est plus tard que les Mbororo ont été contraints d'intervenir eux-mêmes. Les jeunes transhumants s'entraident pour traiter sur place. Les jeunes Mbororo s'initient à faire des injections en période de transhumance.

De la même manière que des clauses limitent leurs donations de bétail, le désengagement des chefs de famille n'est que partiel dans l'élevage. Les jeunes sont des exécutants mais les vieux prennent les décisions et engagent les dépenses. Lorsqu'ils confient les soins du bétail aux jeunes, des Mbororo en profitent pour commencer une activité agricole. Inversement, la nécessité de produire un peu de vivrier pour limiter les dépenses alimentaires encourage d'autres Mbororo à laisser les jeunes s'occuper du bétail. Il se produit ainsi une

séparation des tâches. Chaque matin le dépiquage accapare les jeunes pendant que le père surveille les champs.

Le désengagement des Mbororo des travaux d'élevage ne se produit pas seulement en faveur des fils mais aussi des bergers salariés. Le recrutement des bergers intervient quand l'éleveur se trouve à la tête d'un cheptel trop important ; mais quelques éleveurs moins fortunés doivent aussi y recourir sur leur vieil âge, en absence d'héritiers. Il est vraisemblable de supposer que les bergers sont encore plus dépendants des éleveurs que les fils de ceux-ci. C'est vrai mais il est surprenant de constater combien les bergers jouissent aussi d'une certaine autonomie, surtout s'ils sont depuis longtemps au service du même employeur. Il est exceptionnel qu'un berger isole ses quelques animaux de ceux du patron. Quand ils réussissent à économiser un peu de bétail, les bergers le rassemblent avec le troupeau mis à leur garde. Dès lors tous les animaux bénéficient des mêmes soins quel que soit leur statut. Cela veut dire que les animaux du berger reçoivent du natron en même temps que les autres, natron acheté bien sûr par l'employeur ; il en est de même des soins vétérinaires.

Dès que le berger remarque les animaux malades, il prévient le patron qui se charge de lui procurer des médicaments. Mais les traitements sont effectués, le plus souvent, par les bergers eux-mêmes. Tous les jeunes Mbororo de la région ont la réputation de savoir pratiquer des injections et les propriétaires de bétail les laissent faire. Certains d'entre eux entreposent même quelques médicaments : des vermifuges pour les veaux et des trypanocides.

Des Foulbé font souvent confiance à leurs bergers dans la conduite du troupeau. Ils leur confient des médicaments et les laissent partir en transhumance, restant plusieurs mois sans voir les animaux. Il faut préciser que ces bergers leur sont souvent apparentés. En revanche, les Mbororo, en particulier les Akou, se montrent plus méfiants à leur égard. Ils répètent souvent qu'il n'existe plus de bons bergers. Le Foulbé s'efforce d'accroître le cheptel avant de le transmettre à son tour aux successeurs. Il en est le propriétaire actuel et, du point de vue plus large, comme le dépositaire face aux générations à venir. Il est donc investi d'une grande responsabilité envers ce cheptel. Il décide seul de tout ce qui concerne les sorties du bétail et les dépenses.

De ce contexte, il s'intéresse aux traitements vétérinaires et accepte volontiers d'améliorer leur efficacité. Mais il en est rarement l'exécutant direct. Au mieux, s'il acquiert un savoir en ce domaine, il le transmettra à ceux qui travaillent auprès de son cheptel : fils et bergers. Le désengagement rapide des éleveurs de l'activité pastorale entraîne la coexistence de deux types de partenaires : les éleveurs, interlocuteurs habituels des personnes extérieures et

les exécutants, presque toujours occultés lors des rencontres mais dont les compétences sont pourtant ce qui compte.

La gestion du cheptel relève uniquement du chef de famille. Les fils n'interviennent qu'en essayant de biaiser ses décisions. Ces décisions concernent la race du bétail et toutes les sorties d'animaux qui aboutissent à un bilan de cheptel positif ou non.

Les Mbororo de Centrafrique accordent une grande attention à la race de leurs bovins. Ils sont capables de sélectionner ou de métisser puis de changer assez rapidement leur matériel animal. Les Mbororo modifient leur race bovine en introduisant des reproductrices ou des taureaux d'autre race. S'ils n'intègrent que des reproductrices, ils obtiennent des croisés mais l'infusion de sang nouveau s'amointrit d'une génération à l'autre. Or, en maintenant des reproducteurs exogènes, l'éleveur peut aboutir à un changement de race.

L'acquisition d'une autre race bovine suit des modalités très diverses. Pour obtenir des goudali, la procédure la plus habituelle est le troc avec les commerçants de bétail qui lui remettent des génisses et des jeunes vaches goudali, à raison d'un castré pour une reproductrice. En revanche, un Mbororo peut bénéficier d'un prêt de taureau auprès de Mbororo d'autre groupe. Le 'guyaari' séjourne 4 à 5 ans, parfois jusqu'à 10 ans chez l'emprunteur. Quand il le ramène, il l'accompagne souvent d'une génisse, en guise de remerciement.

Des Mbororo ont ainsi permuté complètement leur cheptel en une dizaine d'années. Une dernière façon de modifier la race du bétail est insidieuse et ne suit pas un code de sociabilité comme dans les contrats précédents. L'éleveur vient s'installer au voisinage d'un troupeau dont il aimerait obtenir la race du bétail. Les animaux se côtoient en pâturage, il espère que des saillies se produiront par les taureaux de l'autre race. Autrefois les Djafoun suspectaient souvent les Akou de procéder ainsi pour avoir des zébus rouges.

Pour quelles raisons les Mbororo, et en particulier les Djafoun, se montrent-ils si disposés à changer de race bovine ? Ils accordent depuis longtemps de grandes qualités à la race goudali. Ce sont des animaux qui ne souffrent pas en saison sèche, se maintenant sur des pâturages secs. Ils n'ont pas besoin de partir en transhumance. Les goudali produisent davantage de lait que les zébus rouges, grâce en partie à des vêlages plus nombreux. Enfin le zébu rouge présente une certaine résistance à la trypanosomiase bovine.

Les ventes de bétail représentent un bon indicateur de la gestion des troupeaux par les éleveurs et du type d'élevage qu'ils pratiquent. Tous les Mbororo sont des naisseurs caractérisés par une vente précoce des mâles. Les taurillons de moins de 4 ans représentent partout 20% des ventes, avec un maximum de 28% chez les Wodaabé et les 'Tchadiens'.

En effet, l'effondrement des prix du bétail a fait que des éleveurs ont cédé la plupart de leurs castrés afin d'obtenir quand-même un minimum de revenu monétaire. En 1984, le stock des castrés a diminué anormalement. Les éleveurs doivent malgré tout en garder quelques-uns pour assurer le portage lors des déplacements en transhumances. Ils sont donc amenés à faire des ponctions dans leurs taurillons. Une réforme tardive des femelles représente, dans un élevage naisseur le corollaire des ventes précoces des mâles.

En opposition à l'élevage naisseur de la majorité des Mbororo, les Foulbé villageois s'orientent vers un élevage d'embauche. Ils achètent des taurillons, les engraisent après castration et les vendent après quelques années de pacage sur les pâturages naturels. Cet élevage d'embauche a toujours procuré des bénéfices appréciables aux Foulbé. Grâce à cette activité, ils ont pu s'équiper en camions et entreprendre le transport de marchandises ou le commerce des produits vivriers.